

Stéphane Zagdanski

Paroles des jours

Nouvelles considérations sur ma muse, ma mère, ma myopie, la mort, les médias, la musique, le monde, la mauvaiseté, et Guy Debord

Notes de vécu



Van Gogh, *Nature morte avec Bible ouverte, chandelier et roman*, 1885,

Quatrième de couverture

Paroles des jours

Notes de vécu

Ces *notes de vécu* ne sont ni exactement des mémoires ni un journal intime. Leur but ? Briser le tic-tac hypnotique des squelettes ambiants, laisser mon phrasé faire effraction dans ma propre routine, effarer l'agonie du monde en jouant de ma bonne vieille joie journallement juvénile. Questionner ma vie revient à dialoguer avec mon destin. Mieux comprendre qui je suis, ce que je sais, et vers quoi ma substantielle solitude me sollicite.

Quant à l'étude qui forme la seconde partie de ce livre, *Debord ou la diffraction du temps*, elle entend rendre un minutieux hommage médité au seul écrivain moderne n'ayant jamais succombé aux sordides supercheries du XX^{ème} siècle.

« Qui lit sans crayon à la main, dort », dit Voltaire. Eh bien qui n'annote pas sa vie n'aura pas vraiment vécu. L'existence est un miroir mobile peu à peu embué par l'oubli. Les années passent, le tain s'écaille, la fatalité fige lentement sa proie. Un soir de cafard, on se retourne pour distinguer les détails de cette chappe de brume traversée la tête ailleurs... « Trop tard ! » sardonise la tombe, « tu finiras comme tu as vécu, *sans le savoir...* »

Pourtant les Écritures disent vrai ; les jours passent mais ils parlent aussi. Il suffit d'être à l'écoute, en bon entendeur, et de prendre des notes pour se désengoncer du sommeil de la mort. Le temps est un oreiller tiède sur lequel, assoupi, on suffoque parfois. Il faut s'ébrouer, retourner l'étouffant coussin pour qu'aussitôt la fraîcheur de son autre face illumine la ténèbre.

Car tout a toujours un autre sens.

S. Z.

Avant-propos

QUELLES QUESTIONS !¹

Votre vertu préférée :

La charité

Les qualités que vous préférez chez un homme :

L'humour, l'élégance, le tact, la souplesse, l'énergie.

Les qualités que vous préférez chez une femme :

Le désir, l'intelligence, la sensualité, le calme, le vrai rire.

Votre occupation favorite:

Penser.

Votre principal trait de caractère :

La joie.

Votre idée du bonheur :

Le triomphe dans l'ombre.

Votre idée de la misère :

La rage impuissante.

Votre couleur et votre fleur préférées :

Tout le Louvre, la rose Gaujard.

Si vous n'étiez pas vous, qui seriez-vous?

Antoine Lomazzo, Gaetan Kahndissepz, Martin Heidegger (des *Intérêts du temps*), Stéphane Lotage, Nathan Diesz-Kaspeg.

Où aimeriez-vous vivre ?

¹ Réponses au questionnaire dit « de Proust ».

Au soleil.

Vos auteurs préférés en prose :

Ces temps-ci, Balzac et Heidegger.

Vos poètes préférés :

Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé.

Vos peintres et compositeurs préférés :

Picasso, Rembrandt, Bach, Mozart, Beethoven.

Vos héros dans la vraie vie :

Mohamed Ali, tous les jazzmen.

Vos héroïnes dans la vraie vie :

Vivi.

Les héros de fiction que vous préférez :

Humbert Humbert.

Les héroïnes de fiction que vous préférez :

Juliette de Morsange.

Votre plat et votre boisson favoris :

Salade de tomates au citron, champagne.

Les noms que vous préférez :

Les prénoms africains tout droit sortis de Balzac: Rodrigue, Bienvenu, Parfait, Honorine, Sidonie, Thérèse, Pulchérie, Angèle...

Ce que vous détestez par-dessus tout :

La haine.

Quels personnages historiques aimez-vous le moins :

Les despotes, les esclaves.

Quel est l'état présent de votre esprit :

Décidé.

Pour quelles fautes éprouvez-vous le plus d'indulgence?

« Pour la vie privée des génies. » *Idem.*

Votre devise préférée :

« *Non serviam* »

Ma Zandée



« Je croise une Africaine avec son bébé en croupe, rayonnante de beauté pure, cambrée comme la figure de proue d'un vaisseau d'énergie solide. »

Mes Moires

En un sens, sans que ce savoir fût jamais explicite, j'ai toujours su que je me marierais avec une Africaine.

Un fou du froid qui se trouve depuis l'enfance comme chez lui dans la moindre anecdote touchant le Pôle n'étonne personne à l'annonce de sa première expédition, ni quand il décide d'emménager définitivement dans son rêve de givre, ni lorsqu'il épouse une Inuit.

Moi non.

Ma curiosité n'eut rien d'une obsession. Le Fatum dut patienter jusqu'à ce que je contemple de l'intérieur une communauté africaine de Paris (les Banguissois) pour comprendre :

d'une part que leur étrangeté face à la France rejoignait mon très singulier judaïsme ;

puis, étudiant Viviane d'aussi près qu'il est donné à un être d'en radiographier un autre – à savoir, là aussi, de l'intérieur, intériorité conférant au coït une dimension exégétique –, de constater que sa rythmique d'âme intime n'était pas si éloignée de ma propre spirale spirituelle.

Auparavant, à Barbès où j'ai vécu dix années dorées malgré l'exiguïté de mon studio et mon dénuement radical, les Africains croisés dans la rue irradiaient une autonomie magnifique. Flânant le long du boulevard, je voyais sur l'autre rive des femmes en boubou sortir de la gueule alligatoresque du métro, à Château-Rouge, passer sans frémir (avec cette orgueilleuse grâce déjà dont un jour j'étudierais les moindres palpitations sur les traits tatouées de Viviane) devant le bus grillagé d'une ophidienne brigade de brutes patibulaires, puis disparaître dans la pente de la rue Poulet dont je ne pouvais imaginer alors qu'elle introduisait au plus concentré quartier africain de Paris.

Ainsi ai-je vécu pendant dix ans au rebord d'une Afrique pygmée, sans le savoir ni, par conséquent, songer à faire un premier pas pour explorer l'autre rive.

Faire l'amour avec une Noire ? Ça n'apprend rien sur l'Afrique si elle n'est pas africaine, ni si on ne prend pas le temps de pénétrer aussi son milieu. Juste la fulgurante suavité d'un épiderme à la douceur inouïe, de singulières sinuosités, une tendreté et une fermeté de chair qu'aucune Blanche ne possède et qui attire les yeux, la langue, la paume comme un aimant.

Puis Vivi vint.

Je ne vais pas revenir sur ce qui fait la palette de *Noire est la beauté* : le coup de foudre frontal pour son diadème d'encre, son accent, son cul, sa silhouette, son grand cœur, le sango, son élasticité princière, tous les microscopiques traits théâtraux, les myriades de signaux de son affriolante africanité...

À mes visiteurs suffisamment complices, plutôt que de leur parler longuement du couple intensément *poétique* que nous formons, étant donné qui je suis et ce qu'elle est, je préfère faire écouter un morceau de musique zandée, l'ethnie de Viviane, minoritaire en Centrafrique.

Les Zandés, dits également Azandés, vivent au Sud-Est du pays, entre les fleuves Uele et Mbomou. L'ordurière routine occidentale les fit longtemps passer pour d'abominables anthropophages ; certains voyageurs allèrent jusqu'à prétendre qu'ils disposaient d'une queue. Certains furent exhibés à Paris, sous le surnom de Niams-Niams, dans un des immondes zoos humains de la Belle Époque.

Ce morceau zandé joué au xylophone est un petit bijou de vibration mélodieuse. Il s'intitule *Maria*. Or « Marie » est l'autre face du prénom de Viviane. N'aimant pas me répéter, je vais reproduire un passage de *Noire est la beauté*. Se citer n'est en rien ressasser, c'est sortir de tombe :

Kahn monte le son, le morceau démarre en trombe. On dirait du Gillespie tellement ça jouit. La première version du morceau est sans paroles, comme la répétition au sol d'une figure aérienne. Une spiritualité vibrionnante émane tambours battants de l'instrument en bois; une sarabande moléculaire se produit, et en une débauche de craquements, une girandole de tintinnabulations mélodieuses, le xylophone refusionne en l'arbre dont il fut tiré. Vers la fin du premier morceau, le chœur des esprits de la forêt, les dryades du Haut-Mbomou, font malgré tout entendre leurs voix.

Viviane et Ouli se sont mises à onduler dès que le cliquetant clavecin boisé a lancé sa chamade. Voici la version avec les paroles, maintenant. Kahn monte encore un peu le volume. Les chants viennent se nieller en contrepoint sur l'accélération même de la scansion. Le martèlement est un animal en pleine course qu'il s'agit d'encourager, de guider, de flatter à la voix, pour lui faire jaculer toute sa liqueur de joie dans l'entonnoir hélicoïdal du rythme pur.

Ici l'Afrique. La vélocité parle à la sinuosité, et rit et chante avec elle.

La flagrante force vitale de cette musique, son éruptivité harmonique, son immédiateté jouissive sont proches parentes de l'incommensurable énergie juive. Non seulement le xylophone zandé zigzague de pair avec la scansion scripturaire du

commentaire talmudique, mais, évidemment, la délicate célérité de ce martèlement féérique m'évoque la manière dont mon propre phrasé laisse s'évaporer par raffales des myriades de mots de mon propre corps. Cette proximité entre ma vélocité verbale et ce vrai jazz de la jungle me touche intensément.

Lorsqu'on voit des Africains danser, se pâmant littéralement comme de bons nageurs dans les ondes du rythme – pour paraphraser une image de Baudelaire désignant sa pensée –, on sent qu'ils sont dans la volupté musicale du volume comme chez eux. Leurs corps ondulent l'étendue d'une façon singulièrement sérieuse, soyeuse, joueuse et joyeuse. On ne peut pas ne pas penser, en admirant ces démonstrations d'énergie souple, à des phrases qui s'écriraient en trois dimensions dans l'espace, une sorte de morse anatomique et mélodieux.

Étonnement, Céline a entraperçu cette passerelle entre l'Afrique et les Juifs. À sa manière, bien sûr, paradoxale, noueuse, électrique, hystérique, génialement torsadée au cœur même de son racisme vibrionnant. Preuve que la vérité ne se dévoile pas brutalement (c'est logique, le temps est sa substance) mais après avoir patiemment cheminé sur la monture du style. En tout cas Céline comprend ces choses par l'absurde, en négatif, à travers le prisme déformant des pamphlets. Il sait que les Noirs et les Juifs sont frères en rythme... Il suffit pour subodorer le pot aux roses de lire en parallèle le passage sur le « sale tam-tam » des Juifs et des nègres dans *Bagatelles pour un massacre*, et celui de la lettre à Combelle sur la progression talmudique de la « chenille » Proust.

Et il est vrai que ma pensée juive et l'africanité intrinsèque de Viviane se sont entendues d'une façon foudroyante (la scène de notre rencontre décrite dans *Noire est la beauté* est minutieusement vraie), à la seconde où j'aperçus, au centre de son front, le tatouage zandé rituel en forme de « E » que sa grand-mère lui appliqua à sa naissance. Ce signe mystique qui invoque l'Écriture comme son épiderme appelle la paume et son visage attise les baisers, constitue le sceau manifeste de ce qui nous relie.

On le sait, les tatouages, les scarifications, les mille mutilations imaginables chez les Antiques sont formellement condamnés dans la Bible qui les assimile à d'idolâtriques et peu drolatiques piercings. Mais le corps écrit de Viviane, avec tous

ses tracés, tatouages, scarifications et même cicatrices involontaires, n'a strictement rien à *voir* avec le décorum cutané à la mode parmi les contemporains misérables.

Pourquoi ? Parce que le piercing névrotique ne participe pas de l'*inscription* – d'une véracité du verbe s'acharnant sur la chair –, mais de l'*icône*. Non pas au sens où il serait spécifiquement subi pour être soumis en vis-à-vis à l'hypothétique regard admiratif, apitoyé, voire révolté d'autrui, mais en ce qu'il manifeste à quel point son propriétaire est, *lui*, l'esclave d'une réfraction puérilement pétrifiée de son propre corps martyr, cherchant, par l'application de tels cataplasmes de stigmates sur des zones renommées érogènes, à colmater les craquelures dont il souffre pour n'être *pas assez conforme* à l'image idéale du corps cloné dont la Société l'envoûte sans discontinuer.

Cette signalétique du corps troué est par conséquent un langage atrophié, à l'instar strict de la chirurgie esthétique, une mutilation uniformément balbutiée, sans rapport ni avec la circoncision juive ni avec les scarifications, les parures, les tatouages africains pratiqués sur le nouveau-né (à la très cruciale différence de l'excision, qui n'a rien d'une inscription gratifiante et tout d'une confiscation supplicante), ni même avec ce dandysme extrême des costumes chapeautés bariolés pour les hommes ou des extensions capillaires et accumulations somptuaires de bijoux en or pour les femmes africaines.

Je pourrais écrire un gros traité théorico-circonstancié sur la manière dont Viviane savoure son propre corps, le crémage, les coiffures, les parures et les vêtements, la luminosité manifeste de sa nudité noisette comparée à mon pâlichon safran hivernal, l'A+B de nos deux corps enlacés manifestant la supériorité esthétique de l'Afrique sur l'Europe aussi incontestablement que le rutillement de l'or affadit en comparaison les reflets fanés de l'argent.

Et encore ! Le corps de mon Africaine rutille de beautés volcaniques en fusion ; l'enveloppe cutanée n'en représente que la part fumigène et flamboyante. Je zoome volontairement sur ce corps pour la bonne et suffisante raison que son âme africaine s'exhale de chaque fibre de sa chair, de même que l'eurythmie est une évidence du corps noir et, *indissociablement*, un trait majeur de toutes les civilisations africaines.

En Afrique, le rythme s'*inculque* dès le plus jeune âge, c'est un abacédaire de dextérité et d'équilibre qui apprend à ces corps-là à *aller de soi*.

Réduire l'Afrique à la biologie est le réflexe du négrier ; en revanche méditer un corps africain – et son esprit, qui est la copule du corps et de l'âme – revient à déployer l'anatomie du tempo au cœur pondérable de l'amplitude géographique et culturelle de l'Afrique.

Viviane ne conçoit donc pas sa beauté comme un acquis dont il lui faudrait pommader l'intégrité à la force factice de crèmes anti-rides et de sérums rajeunissants. Tout ce qui altère son corps est de l'ordre du message autobiographique ; le stigmatisme sous-tend sa propre signification, très exactement comme ma circoncision indique d'emblée que je viens du Livre puisque elle obéit à un commandement biblique. Quelle belle idée à méditer : une simple phrase conçue il y a trois millénaires (*Genèse*, XVII : 12) a produit ses effets d'incarnation sur un corps éclos en 1963 !

Ainsi, lorsque Viviane « abîme » sa beauté, comme le jour où elle se prit un coup de rasoir sur la joue dans une chiffonnerie avec une autre Centrafricaine, y gagnant une bénigne mais visible cicatrice qu'elle conservera toute sa vie, c'est comme si la Providence peignait sur sa peau un idéogramme chéloïde chargé de conserver, telle une fiole son parfum, le récit et la palabre de l'événement.

Idéologiquement vécue depuis la colonisation comme une malédiction, la chevelure crépue est retravaillée à la façon d'un palimpseste qu'il s'agit d'enluminer en variant régulièrement les postiches. La coiffure africaine n'est donc pas réductible à une simple décoration fardée, à la différence du maquillage ou des lentilles de couleur.

Quant au sango, je n'en ai jamais assez de son swing. Mon plus grand plaisir consiste, dans la rue ou ailleurs, à hasarder une conversation dans sa langue avec ma femme afin de ne pas être compris des Blancs qui nous croisent. « Qui n'a goûté », écrit Balzac, « le plaisir de s'entendre ainsi comme dans une sphère inconnue où les esprits se séparent de la foule et s'unissent en trompant les lois vulgaires ? »

Pourtant ce n'est pas seulement la pratique de cet intime jargon clandestin au cœur de ma lagune langagière qui me réjouit ; le yiddish de mes parents m'en avait donné l'habitude depuis mon plus jeune âge. Non, mon plus pur plaisir, c'est, lorsque

ma femme m'encourage, me traduit l'inconnu, corrige mes fautes, freine son flot flûté pour que je la comprenne, de ravir son extranéité à mon Étrangère pour ne pas cesser d'être son étrange « Jiiif ».

Tout ça pour dire quoi ?

Que Viviane est officiellement la première Zandée Zagdanski, et que si un jour on a un fils, peut-être irons-nous jusqu'à l'appeler, bibliquement, Zacharie.

Ça sonne, non ?